

Geminia Agathè

Dum uixi lusi

Véronique DASEN
Université de Fribourg /ERC Locus Ludi
veronique.dasen@unifr.ch

Nicolas MATHIEU
Université Grenoble-Alpes, LUHCIE
nicolas.mathieu@univ-grenoble-alpes.fr

Résumé

La célèbre épitaphe versifiée de la jeune Geminia Agathè Mater, morte à Rome à l'âge de cinq ans, sept mois et vingt-deux jours, décrit la défunte avec une dimension personnelle particulièrement forte. L'expression *dum uixi lusi*, « tant que j'ai vécu, j'ai joué » fait référence à une activité qui doit être replacée dans le contexte plus large des épitaphes d'enfants ainsi que des tombes avec du matériel ludique. Cet article examine les différentes significations que cette allusion au jeu a pu contenir, de l'évocation d'un temps heureux de la vie, synonyme d'intégration sociale et familiale, à la consolation, peut-être avec une connotation eschatologique d'apaisement et de complétude.

Mots-clés

enfance, épigraphie funéraire, famille, jeu, mort, sociabilité

Abstract

The famous versified epitaph of the young Geminia Agathe Mater, who died in Rome at the age of five years, seven months and twenty-two days, describes the deceased with a particularly strong personal dimension. The expression *dum uixi lusi*, "as long as I lived, I played" refers to an activity that must be placed in the broader context of children's epitaphs, as well as tombs with game material. This article examines the different meanings that this allusion to play may have contained, from the evocation of a happy time of life, synonymous with social and family integration, to consolation, perhaps with an eschatological connotation of appeasement and completeness.

Keywords

childhood, death, family, funerary epigraphy, game, play, sociability

Introduction

Les épitaphes d'enfants d'époque romaine impériale ont fait depuis une vingtaine d'années l'objet de plusieurs études associées au regain d'intérêt pour l'histoire de la famille et de l'enfance. Si, du point de vue quantitatif, la part des enfants est statistiquement très faible dans le nombre d'inscriptions conservées, sans rapport avec le taux réel de mortalité¹, de nombreux auteurs ont relevé un certain nombre de spécificités qui semblent traduire l'expression d'un rapport affectif entre adultes et enfants. M. King a ainsi relevé que les commanditaires, le plus fréquemment des affranchis², ont fait relativement souvent graver pour les enfants en bas âge des inscriptions s'écartant de la norme, comme si le jeune âge du défunt offrait une certaine liberté par rapport aux conventions sociales et autorisait l'expression d'émotions³. L'inscription peut différer de celles d'individus plus âgés du point de vue formel, par l'emploi plus fréquent de la versification⁴, ou du contenu, par des épithètes inhabituelles⁵ et souvent l'indication très précise de la durée de vie de l'enfant, en année, mois, jour, heure et parfois même fragment d'heure⁶, comme pour dire que chaque instant d'une vie si brève avait été intense et précieux.

Tous ces éléments distinctifs se retrouvent dans l'épitaphe de la jeune Geminia Agathè, écrite à la première personne, avec une profusion d'informations qui personnalisent de manière remarquable la défunte. Son identité, physique, sexuée, familiale et plus largement sociale, est décrite avec une variété de détails qui sort de l'ordinaire. Nous examinerons ici les différentes facettes de la construction de la figure de la jeune disparue en nous interrogeant plus particulièrement sur le sens d'une des formules les plus célèbres de l'épitaphe, *dum uixi lusi*, « tant que j'ai vécu, j'ai joué », qui semble détenir dans ce contexte funéraire une valeur particulière qu'il s'agira de définir.

1. L'inscription : *CIL* VI 19007 (CLE 562, 4)⁷

« À la très douce Geminia Agathè Mater

Quoique nommée Mater, je n'étais pas destinée à être plus tard une mère

(*) Cette recherche a été réalisée dans le cadre du projet ERC *Locus Ludi. The Cultural Fabric of Play and Games in Classical Antiquity* (741520) basé à l'Université de Fribourg <<https://locusludi.ch>>.

¹ Selon King, 2000, p. 125, sur 29250 inscriptions réunies dans le *CIL* pour Rome, env. 2000 concernent des enfants entre 0-14 ans.

² Nielsen, 1997, p. 203 : sur 3181 inscriptions, seuls 24% sont des individus libres, 62% sont des affranchis, 14% des esclaves ; les commanditaires sont 10% libres, 67% affranchis, 23% esclaves.

³ *Contra* : selon Bradley, 1991, p. 30, les inscriptions suivent des modèles conventionnels et sont l'expression d'un devoir social et religieux, non d'un sentiment véritable. *Contra* Golden, 1990, pour qui l'existence même de ce devoir implique une potentielle valeur émotionnelle. Sur ce débat, King, 2000, p. 118-121.

⁴ Lamotte, 2010, relève que 50% des *Carmina epigraphica* de Rome concernent des défunts entre 0-19 ans.

⁵ Cf. *amantissimus, incomparabilis, innocentissimus, rarissimus, suauissimus* ; King, 2000, p. 141.

⁶ Luciani, 2009 en a réuni une vingtaine d'exemples. Cf. *CIL*, VI, 12526 : Martialis, mort à un an, cinq mois, et deux heures et demi. Pour une interprétation astrologique du nombre d'heures, plaçant le défunt sous le patronage d'une divinité pour le passage dans l'au-delà, Ehrlich, 2012.

⁷ Rome, Musées Capitolins, NCE 795. Nous citons l'intégralité du texte avec les v comme le *CIL*, mais pour des raisons d'harmonisation avec *l'Année épigraphique*, nous utilisons u pour toutes les citations dans le corps du texte.

Et en effet, je déclarerai⁸ que j'ai vécu seulement cinq années,
 Et sept mois plus vingt-deux jours.
 Tant que j'ai vécu, j'ai joué, toujours été aimée de tous.
 Dans les faits, je portais un visage de garçon, non de fille, crois-moi⁹,
 (moi) Agathè que seuls connaissaient (bien) ceux qui m'ont mise au monde,
 Avec un esprit docile, une belle et gracieuse allure,
 Une chevelure rousse, qui, ma tête une fois tondue, avait ensuite repoussé.
 Pour moi, tous les convives, portez maintenant de bonnes coupes
 Et dites que toujours pour mon corps la terre soit légère,
 Et que ne s'afflige pas Faventius de ce repos de la toute petite que je suis,
 Nourricier plus que géniteur, qui n'a aimé que moi seule.
 Et puis, j'ai une mère ; quant à mon père, il m'avait précédée jadis
 Et donc ne se désola pas de mon malheur. Ma mère, Amoena¹⁰, a aussi une sœur,
 Triste elle-même aussi de ma mort. Et ces parents, vous tous
 En les consolant, pour une douce vie retenez-les par vos prières,
 Afin que leur douleur n'augmente pas ou qu'une triste affliction ne les envahisse pas.
 Vous qui lisez, si vous voulez connaître tout mon nom,
 Apprenez que c'est Geminia Agathè, que le dur (génie) de la mort,
 Létus, arracha (à la vie), et conduisit, tendre comme elle l'était, vers le Tartare.
 C'est ainsi, c'est comme cela, il ne peut pas en être autrement, cela nous touche de près.¹¹ »

D(is) M(anibus)

1 *Geminae Agathe Matri dulcissimae.*

*Mater nomen eram mater non lege futura,
 quinque etenim solos annos vixisse fatebor
 et menses septem diebus cum vinti duobus.*

5 *Dum vixi lusi sum cunctis semper amata.*

*nam pueri voltum, non femine, crede, gerebam,
 quam soli norant Agathen qui me genuerunt,*

⁸ *Fatebor* : le verbe est mal adapté et semble avoir été choisi pour des raisons métriques. Toutefois, il pourrait aussi traduire le désir implicite de donner à la parole de l'enfant une valeur oraculaire, contenue dans son lien avec les *Fata*, les déesses présidant au destin.

⁹ *Crede* : verbe à la deuxième personne du singulier ici, alors que ceux qui plus loin portent des invitations et des demandes adressées aux participants au repas funéraire se trouvent mis au pluriel. Ce verbe *crede* s'adresse-t-il à un lecteur chargé ensuite de communiquer le message attribué à la défunte aux autres convives, ne maîtrisant pas nécessairement la lecture ?

¹⁰ Interprétation du *CIL*, dans la logique d'un milieu d'affranchis révélé par les noms des autres personnages. Autre possibilité : « de ma gentille mère ». Amoena apparaît dans le répertoire des noms de Solin et Salomies, 1988.

¹¹ Trad. Robert Bedon, que nous remercions chaleureusement.

*ingenio docili forma pulchra ac veneranda,
rufa coma tonso capite post[t]rema remisso.*

- 10 *Convivae cuncti nunc mi bona pocula ferte
diciteque ut semper meo corpori terra levis sit.
Nec parvae doleat requiem mei perqua(m) Faventius,
nutritor plus quam genitor <q>ui solam amavi<t>.
Est mihi nam mater pater et praecesserat olim*
- 15 *nec doluit casum, soror est et matris Amoenae
tristis et ipsa meae mortis quos cuncti parentes
solando vitae dulci retinete precantes
ne dolor augeat seu maeror tristis abundet.
Qui legitis, t<o>tum nomen si nosse velitis,*
- 20 *noscetis Geminiam Agathen, quam mortis acerbus
eripuit Letus teneramque ad Tartara duxit.
Hoc es<t> sic est aliu<t> fieri non potest hoc ad nos.*

L'inscription de la jeune Geminia Agathè, est une découverte ancienne, mentionnée dès le milieu du XIX^e siècle¹², dont la date, les circonstances et le lieu exact sont malheureusement inconnus. L'épithaphe a été gravée sur la face avant d'une plaque rectangulaire en marbre de 45,5 x 78,5 x 2 cm, trop grande pour servir de plaque de columbarium, mais peut-être insérée dans un monument ou un mur. La pierre a probablement été achetée déjà prête à l'emploi ; le champ épigraphique était délimité à la gouge et les lettres *D* et *M*, de grande taille, avaient été gravées dans les oreilles d'une *tabula ansata* sommaire formée par deux espaces de forme tronconique marqués par un fin trait creusé aux extrémités gauche et droite. Deux indices formels laissent supposer l'achat d'un monument prévu pour une épithaphe, mais sans être adapté à l'insertion d'un long poème : le fait que le texte, entièrement aligné à gauche, déborde à la première et à la dernière ligne le champ épigraphique qui n'est pas utilisé dans toute sa largeur, et la différence de gravure entre les deux lettres de l'invocation aux dieux Mânes et celles du corps du texte, plus petites, de taille irrégulière et relativement peu soignées. L'inscription donne l'épithaphe en hexamètres dactyliques¹³ d'une petite fille, dont le nom, Geminia Agathè Mater, et l'âge, cinq ans, sept mois et vingt-deux jours, figurent aux quatre premières lignes du poème. Les noms de l'enfant sont complétés d'une épithète affective, *dulcissima*, très fréquente pour cette classe d'âge¹⁴. Les quatre mots sont gravés hors

¹² Cf. J.-B. de Rossi, 1876-1888, *CIL*, VI, 19007, sans indication de la date de la découverte, peut-être bien antérieure.

¹³ La versification est maladroite sur plusieurs vers, notamment aux l. 3, 5, 8, 10, 11, 15, 19, 20.

¹⁴ Sur la fréquence élevée de l'épithète *dulcis/dulcissimus/a* pour les enfants de cette classe d'âge, Nielsen, 1997, p. 169-204 ; King, 2000, p. 117-154.

champ épigraphique par paires séparées par une petite *hedera* dans l'axe de symétrie. L'écriture, les formules utilisées et le type du monument invitent à dater cette inscription du II^e siècle apr. J.-C.

2. L'identité sociale et familiale de Geminia Agathè

Cette épitaphe se démarque de celles d'enfants du même âge par l'entremêlement de formules conventionnelles (« dites que toujours pour mon corps la terre soit légère », « pour une douce vie retenez-les par vos prières », « C'est ainsi, c'est comme cela, il ne peut pas en être autrement ») et de renseignements personnels précis qui donnent à l'enfant une existence sociale en brossant un portrait individualisé très vivant.

Sa versification l'inscrit dans le genre des *Carmina epigraphica*, où les enfants occupent une place importante¹⁵. L'inscription ne suit donc pas les codes de narration des épitaphes non métriques dans lesquelles il importe surtout d'exprimer une image de soi dans la société, de la place qu'on y occupe par le statut et les relations sociales ou politiques dans le cadre de la parenté, de l'amitié, de la clientèle. En tant que poème, l'épitaphe de la petite Geminia Agathè ressortit au champ de la définition de l'identité par le partage d'une même culture, classique, qui irriguait toute la société. Faite de la connaissance, transmise par l'enseignement ainsi que par l'éducation orale dans les familles romaines où enfants libres, affranchis ou esclaves pouvaient se côtoyer, cette culture a constitué l'un des prismes d'expression de l'image sociale que les parents voulaient donner d'eux. L'enjeu de ces références communes était particulièrement important pour ceux qui n'appartenaient pas à l'élite¹⁶. En faisant graver une telle épitaphe, le ou les commanditaires manifestaient la volonté de marquer leur lien avec un milieu social plus élevé, dans un désir de reconnaissance ou d'aspiration à une élévation sociale¹⁷.

2.1. Une famille élargie

Les détails biographiques de l'épitaphe font apparaître l'enfant dans un entourage familial complexe où les liens affectifs que Geminia entretenait avec chacun sont précisés. Cette *familia* élargie est composée de personnes à différents niveaux de parenté, comme il devait être la norme à l'époque romaine impériale¹⁸. Geminia mentionne ainsi ses parents biologiques : un père, sans nom, qui est mort avant elle, une mère, Amoena¹⁹, dont la sœur anonyme est associée à la douleur de son deuil. Mais la personne qui semble avoir joué le rôle le plus important dans sa vie, probablement le

¹⁵ Lamotte, 2010.

¹⁶ Pour un exemple provincial, cf. Mathieu, 2011, p. 153-168.

¹⁷ Cf. l'adoption de l'usage de portraits funéraires, comme dans l'élite, mais pour leurs enfants, nés libres ; Dasen, 2010.

¹⁸ Cf. Parkin, 2013.

¹⁹ L'hypothèse que *amoenae* soit l'épithète affective ou le surnom de la *soror matris*, est beaucoup moins probable. *Amoenus*, *amoena* ressortit peu au vocabulaire affectif dans les inscriptions. Le *CIL* considère qu'il s'agit ici d'un surnom. Amoena apparaît dans le répertoire des noms de Solin et Salomies, 1988.

commanditaire de l'inscription, est Faventius, un *nutritor* ou « père nourricier ». L'inscription donne ainsi cinq termes relatifs à la parenté par le sang (l. 13 : *genitor* ; l. 14 : *mater, pater* ; l. 15 : *soror, mater ; parentes*²⁰) et un seul à la parenté nourricière (l. 13 : *nutritor*). À cet ensemble s'ajoutent les convives du repas funéraire, au nombre indéterminé (l. 10 : *conuiuae cuncti*), qui élargissent le cercle des proches socialement²¹, tout comme l'expression « elle fut toujours aimée de tous » (l. 5 : *cunctis semper amata*), qui semble associer les compagnons de jeu implicites au début de la même ligne (*dum uixi lusi*). Tous sont unis dans une forme de parenté par le deuil (l. 16 : *cuncti parentes*) dont l'intensité contribue à donner du poids à la place occupée par l'enfant. L'épithète se termine sur la déploration de la dureté de la mort (l. 20-21, *mortis acerbus Letus*) et l'invitation à tous les consoler, en multipliant les termes désignant la douleur (*dolor, tristis*) avec une note finale fataliste conventionnelle : « C'est ainsi, c'est comme cela, il ne peut pas en être autrement. »

La nomenclature duo-nominale de Geminia Agathè indique qu'elle était une enfant libre. Au vers 1 est ajouté *Mater*, comme un *agnomen*, c'est-à-dire un nom, en l'occurrence commun, qui dans les épithètes ordinaires et d'autres inscriptions, comme les tablettes de défexion, était lié à la nomenclature par la formule *qui et (uocatur)* ou *siue*. Un tel *agnomen* était destiné à mieux désigner l'individu concerné, comme le suggère le rapprochement entre *agnomen* et le verbe *agnoscere*, « connaître »²². La nature poétique versifiée de l'épithète a sans doute conduit le commanditaire à se dispenser de la formule *qui et (uocatur)* ou *siue*. Le texte en explicite le sens à la ligne suivante. Rien dans l'épithète ne permet d'établir si Geminia était une ingénue ou une affranchie puisque l'inscription ne donne pas sa filiation ni le nom gentilice éventuel d'aucun de ses deux parents biologiques qui sont désignés par un terme descriptif²³, *pater, mater*. Geminia est un nom gentilice latin connu et courant. Attesté plus de deux cents fois²⁴, qui se répartissent à parts égales entre L'Italie et les provinces, il se rencontre partout dans l'empire avec une domination provinciale en Afrique²⁵. Il peut parfois désigner un enfant né avec un jumeau, ce qui ne semble pas être le cas de Geminia²⁶. Agathè, son surnom, est grec et bien attesté comme nom d'esclave²⁷. Cet indice n'est

²⁰ Au sens strict, *parentes*, les parents, sont le père et la mère d'*ego*. Mais le mot est aussi employé pour désigner indifféremment l'ensemble de la parenté d'*ego* par le sang, un aïeul (*progenitor*) qui n'est pas nécessairement un ancêtre direct. Seul le contexte de l'inscription peut permettre – ou non – de préciser qui, en termes de sexe et de degré de parenté. Ici, on peut penser que les *cuncti parentes* sont au moins tous ceux qui sont désignés soit par un mot de la parenté, soit par un nom propre. Le *nutritor* n'en fait pas partie du point de vue anthropologique.

²¹ Les *conuiuae* sont les compagnons de table. Le terme peut donc englober des parents, des amis, des personnes proches de la personne invitée. C'est la dimension sociale qui est ici signifiée.

²² Le mot est une création des grammairiens de l'Antiquité comme l'indique Lassère, 2007, p. 108, n. 98.

²³ Il existe deux types de mots pour définir la parenté : ceux qui sont descriptifs, qui identifient une seule position généalogique par rapport à *ego*, en l'occurrence Geminia Agathè qui parle à la première personne ; ceux qui sont classificatoires, tel neveu en français, qui peuvent définir plusieurs positions généalogiques par rapport à *ego*. Burguière *et al.* (dir.), 1994, p. 29.

²⁴ 219 occurrences dans la base de données Clauss Slaby.

²⁵ 50 attestations en Numidie, 31 en Afrique proconsulaire, 7 en Maurétanie césarienne.

²⁶ Cf. Dasen, 2005, p. 251-259.

toutefois pas suffisant pour assurer qu'elle était une esclave affranchie. Si des esclaves ont porté des noms grecs parce qu'ils étaient d'origine grecque ou orientale, l'utilisation d'un surnom grec a aussi été une marque et un choix culturel dans des familles de citoyens incontestables, notamment sous la République²⁸. Les deux autres noms propres de parents mentionnés sont d'interprétation délicate. Le surnom *Amoena*, pourrait suggérer une extraction servile à la génération précédente car *Amoenus*, *Amoena* est un surnom fréquent parmi les affranchis²⁹, et par là aussi un nom d'esclave³⁰. Mais cet indice est au mieux une coïncidence et très fragile car la fréquence parmi les affranchis n'est pas dominante³¹. Le risque existe de partir de l'hypothétique condition de la mère pour déterminer celle de la défunte ou de faire des rapprochements uniquement fondés sur la similitude de noms sans que la datation soit la même³². Il ne convient pas non plus de raisonner en partant du constat de l'absence de mention de la filiation comme moyen éventuel de taire une extraction servile.

À l'intérieur du poème, aucun des individus nommés n'est désigné autrement que par un seul nom, ce qui témoigne d'une certaine logique. Quelle est la nature de ce nom ? S'agit-il d'un surnom caractérisant des citoyens, ou d'un nom unique, désignant soit des individus libres pérégrins sans nom gentilice, soit des esclaves ? Dans certaines inscriptions, l'indication à un endroit du nom complet d'un parent a pu permettre de se dispenser de le mentionner ailleurs. Les proches pouvaient se passer de ces détails, qu'ils connaissaient, et les passants arrivaient facilement à déduire le nom du père ou de la mère en lisant celui du ou des enfants, lorsqu'il n'y avait aucune ambiguïté. Il est toutefois impossible de savoir à qui la petite Agathè doit son *nomen* *Geminia*.

Le seul homme mentionné par un nom propre, Faventius, n'est pas un parent biologique. Faventius est rare. Seules cinq autres attestations sont connues. Il y a un affranchi certain : Faventius, *uilicus*, travaillant à Poitiers (*CIL*, XII, 1130) pour le service du « vingtième des héritages » (*uicesima hereditatum*), un impôt créé par Auguste en 6 apr. J.-C., destiné à alimenter la caisse de l'*aerarium militare* ; deux citoyens certains, l'un en 232, en Germanie supérieure, à Ohringen (*uicus Aurelius*),

²⁷ Solin, 1982, p. 715. L'auteur a classé cette occurrence comme de statut incertain.

²⁸ Il en a été ainsi chez des *Aurelii* qui ont eu pour surnom Orestes sous la République et dont plusieurs consuls sont connus : un L. Aurelius Orestes en 126 av. J.-C., un L. Aurelius Orestes en 103. Il y a eu un L. Aurelius Oresta en 157 av. J.-C. Chez les *Aufidii*, famille plébéienne italienne, il y a eu un Cn. Aufidius Orestes consul en 71 av. J.-C., mort en 55. Il est né Aurelius et a été adopté par un Cn. Aufidius. Mathieu, 1999, p. 129-130.

²⁹ La base de données Clauss Slaby indique 129 occurrences du terme *amoena*, dont 110 comme nom propre, le reste se partageant entre inscriptions incomplètes où la nature du terme, adjectif ou nom propre, est indéterminable et adjectif notamment dans les inscriptions métriques (*CLE*, 858 ; *CLE*, 2018 ; *ICUR*, 8, 23394). L'épithaphe de Flavia [Am]oena (*CIL*, VI, 33316 = *CLE*, 967 = *AE*, 1984, 20 *adn*) provenant de Rome et datée des années 20 av. J.-C. est remarquable car elle la compare à une *rosa amoena* : *ut rosa amoena homini est / quom primo tempore floret | qui me uiderunt sic ego amoena fui*. Comme surnom ou nom unique on le rencontre surtout dans la péninsule Ibérique qui fournit à elle seule entre un tiers et la moitié des attestations.

³⁰ Solin, 1996, p. 103.

³¹ Dans la péninsule Ibérique où les attestations au féminin sont les plus nombreuses, femmes libres citoyennes ou pérégrines dominant.

³² Une *Geminia Amoena A(uli) l(iberta)* est attestée à Narbonne : *CIL*, XII, 4511.

Faustus Faventius, l'autre en Lusitanie, Faventius L. f. Lucullus (*AE*, 2012, 707) ; à Cherchell, Faventius est le nom de l'*auus*, le grand-père du petit Iulius Castus. Faite *bonae memoriae*, l'épithaphe comporte aussi le nom du père et de la mère, dédicants comme l'*auus* : Repentius et Quintilia. Une inscription incomplète de Pannonie inférieure (*CIL*, III, 3222, *Bassianae* / Donji Petovci), ne permet pas de savoir si Faventius est un nom ou un surnom. La taille et la composition de ce petit corpus n'autorisent donc aucune conclusion par comparaison sur le statut du *nutritor* de la petite Geminia Agathè. L'opposition des deux mots, *genitor* et *nutritor*, dans la formule « nourricier plus que géniteur », nous assure que Faventius n'était pas le père biologique de Geminia Agathè. La mention de son éventuel nom gentilice importait donc peu pour l'identité de la petite fille qui n'aurait pas porté celui d'un père nourricier.

Si l'onomastique n'éclaire pas l'identité statutaire et sociale de la défunte, l'analyse des positions généalogiques et des fonctions des membres de sa famille permet d'émettre quelques hypothèses. Orpheline de père, comme on le déduit des vers 14-15 (*pater et praecesserat olim | nec doluit casum*) en écho au vers 13 qui présente Faventius comme *nutritor plus quam genitor [q]ui solam amaui[t]*, la petite Geminia Agathè a eu un père nourricier qui l'a élevée comme sa fille³³. *Nutritor*, un des mots de la parenté nourricière avec *nutritus* et *nutrita*, est fréquent dans l'épigraphie du monde romain³⁴, à Rome surtout (46 occurrences), en Italie et dans les provinces avec une ou deux attestations à chaque fois (Sardaigne, Afrique, Numidie, Dalmatie, Mésie supérieure, Pannonie supérieure). Les caractéristiques de fréquence et de répartition de ces pères nourriciers ne sont pas modifiées si l'on ajoute les autres termes qui ressortissent à cette parenté (*nutritus*, *nutrita*). Le nouveau corpus complète les aires provinciales : Maurétanie césarienne, Lyonnaise³⁵. Les nomenclatures des *nutritores* montrent qu'ils étaient des individus libres ou esclaves si l'on en juge, dans ce dernier cas, par la dénomination uninominale, et socialement cette fonction nourricière était en général exercée « par des inférieurs³⁶ ». La relation nourricière peut s'établir dans des contextes variés, avec des enfants abandonnés par l'un ou l'autre de leurs parents ou les deux, et confiés à une femme ou un homme, ou bien dans des familles qui conservent les parents biologiques. Le *nutritor* pouvait être étranger aux parents biologiques, célibataire ou marié³⁷, mais le plus souvent il était le compagnon de la mère biologique, en particulier dans le monde servile³⁸. Dans l'épithaphe de Geminia, l'indication de la mort précoce du père met en valeur la place affective que Faventius a

³³ La parenté par la nourriture développe les mêmes relations affectives que la parenté biologique. Cf. l'inscription funéraire de Lucius Aurelius Hermia qui épouse Aurelia Philematium après l'avoir protégée depuis l'âge de sept ans : *CIL*, VI, 9499 ; Londres, British Museum 1867,0508.55 ; Treggiari, 1996, p. 120-121, fig. 3.

³⁴ 77 attestations dans la base de données Clauss Slaby. Voir aussi Bradley, 1991, p. 37-75 ; Bretin-Chabrol, 2012 et 2015 ; Corbier, 1999b ; Dasen, 2012 [2015].

³⁵ Mathieu, 2011, p. 253-254 et 267-275.

³⁶ Corbier, 1999a, p. 1281.

³⁷ Bretin-Chabrol, 2015, p. 24.

³⁸ Bretin-Chabrol, 2015, p. 31.

occupée, avec un amour explicitement exclusif rivalisant, voire dépassant celui d'un père biologique (« qui n'a aimé que moi seule », $q>ui solam amavi$). Cette épitaphe est le pendant des nombreuses inscriptions qui mentionnent des *alumni* des deux sexes et révèlent le même type de relation affective que dans la parenté adoptive³⁹.

Il faut peut-être voir aussi dans l'expression du chagrin de la sœur de la mère de Geminia Agathè, au vers 16 (*tristis et ipsa meae mortis*), une illustration de la place singulière que pouvait tenir cette sœur, une tante maternelle, *matertera*, dans l'éducation de sa nièce. Pour Festus, la *matertera* est « *matris soror, quasi mater altera* »⁴⁰. Cette inscription transmettrait une image parallèle à celle de la relation entre l'oncle maternel, *auunculus*, et son neveu ou sa nièce, bienveillant, à l'opposé du *patruus*, l'oncle paternel, qui est l'oncle sévère⁴¹. Cicéron donne un exemple de cette bienveillance en signalant l'attitude de la sœur de Caecilia, épouse de Metellus, à l'égard sa nièce. Celle-ci, au cours d'une cérémonie de présages où elle était debout depuis longtemps et éprouvait de la fatigue, demanda à sa tante maternelle la permission de s'asseoir un moment sur son siège. Sa tante maternelle lui répondit oui en lui cédant sa place⁴². À tout le moins, dans l'épitaphe de Geminia Agathè ni le père ni la mère biologique, Amoena, ne font l'objet d'une attention affective comparable à celle dont bénéficient le *nutritor* et la *soror matris*. La proximité, dans le texte, entre le *nutritor* et la sœur de la mère biologique, loin de n'être qu'une coïncidence pourrait avoir une réelle signification anthropologique et sociale. En effet, la figure de la *matertera* est aussi nourricière. Sans utiliser le terme *matertera*, pourtant connu et attesté dans quarante-huit inscriptions lapidaires⁴³, le texte de l'épitaphe de Geminia Agathè construit une image stéréotypée de cette relation particulière⁴⁴. Aucune des inscriptions lapidaires non métriques ne contient de vocabulaire laudatif ou affectif qui dessine cette image de bienveillance. En revanche plusieurs laissent entrevoir implicitement le rôle de la *matertera* : dans *CIL*, XII, 5866 (*ILN*, Vienne, 183), à Saint-Romain-en-Gal, l'indication de *filius*, en facteur commun par rapport au père (*pater*) et à la tante maternelle (*matertera*) laisse penser que celle-ci a pallié l'absence de la *mater* ; dans deux autres inscriptions (*CIL*, IX, 899, à *Luceria*, et II, 4352, à *Tarraco*), le neveu et la nièce portant le même *cognomen* que leur *matertera*, c'est peut-être un indice de la mort de leur mère biologique

³⁹ Nielsen, 1999, p. 249-262.

⁴⁰ Festus, *De uerborum significatione*, 121, 8, 9, *sv matertera*. Nous remercions Marco Vespa de cette observation sur le rôle de la *matertera*. Bettini, 1986, p. 47-48, notamment, p. 48 : « *la matertera svolge direttamente la funzione di nutrice, o di sostituto della madre, nell'allevamento dei figli della sorella.* »

⁴¹ Bettini, 1986, p. 27-49 sur l'*auunculus*. Voir aussi Armani, Mathieu, à paraître ; Hanard, 1986, p. 43 et 48.

⁴² Cicéron, *De la divination*, I, 104.

⁴³ Bettini, 2005, p. 77-112 sur la *matertera*. Références dans la base de données Clauss-Salby. Une inscription romaine mentionne la mère (*mater*), sa sœur par rapport à la nièce (*matertera, consobrina*) : *CIL*, VI, 27831, Rome. L'inscription *CIL*, III, 2737, *Aequum*, Dalmatie, suggère la mort du père et l'éducation par la mère et sa sœur car *filia* est en facteur commun dans l'indication de la parenté : *Cornelia Ferocila | Corneliae Ferocilae | obsequentissimae filiae | mater et matertera | deposuerunt*. L'adjectif *obsequentissima* vient probablement qualifier la présence de la *matertera* dans le rôle éducatif.

⁴⁴ La figure de la *matertera* se rencontre aussi dans l'histoire des Horaces et des Curiaces dont les mères respectives étaient sœurs.

après l'accouchement⁴⁵.

2.2. Une petite fille comme les autres ?

À ces indications familiales s'ajoutent plusieurs éléments biographiques. Énoncé à la première personne, comme dans la plupart des autres *carmina* d'enfants, le poème dessine un portrait individualisé à la vivacité attachante. La petite Geminia est caractérisée à la fois par une apparence, un comportement et des qualités particulières. Le trait physique le plus marquant est sa chevelure rousse (l. 9 : *rufa coma*) qui s'ajoute à une série d'épithètes conventionnelles désignant son jeune âge (l. 8, *parua*, « toute petite », l. 12, *tener*, « d'un âge tendre »), et les qualités attendues d'une jeune fille, à la fois *docilis*, obéissante, *forma pulchra*, « belle », et *ueneranda*, « séduisante ». Au premier regard, le poème semble mettre en scène le destin attendu, mais contrarié par la mort, de devenir épouse et mère. Au vers 2, l'inscription joue sur le surnom ou *agnomen Mater* de Geminia, qui ne fut pas *mater* : « Nommée Mater, je n'étais pas destinée à être plus tard une mère ». L'inscription fait écho à un *topos* classique transmis par la célèbre inscription d'époque républicaine de Claudia qui a « aimé son mari de tout son cœur », lui a donné deux fils et surtout tenu sa maison et filé la laine⁴⁶. L'allusion au destin inaccompli d'épouse et mère est complétée par l'évocation de l'enfant arrachée à l'affection des siens par « le dur (génie) de la mort » « vers le Tartare dans l'Hadès ». Ces formules appartiennent au *topos* de la *mors immatura* destiné à transmettre l'investissement émotionnel des proches de l'enfant⁴⁷.

Ce deuil est cependant adouci de manière originale dans la suite de l'épithaphe qui émancipe Geminia de cette identité sexuée douloureuse. Contrairement à ce que suggère le commentaire de l'*agnomen Mater*, Geminia est décrite dans le reste du poème comme une véritable enfant, avec de premiers plaisirs, comme le jeu que nous allons examiner plus bas, et de premières épreuves caractéristiques de son jeune âge. Le vers 8 fait ainsi référence à un moment de vie émotionnellement marquant pour une toute-petite, celui où sa belle chevelure rousse aurait été tondue, en repoussant heureusement bien vite. La coupe était probablement due à une infestation de

⁴⁵ Nous remercions Sabine Armani d'avoir attiré notre attention sur certains aspects sociaux et anthropologiques à partir de l'onomastique.

⁴⁶ *CIL*, VI, 15346 [CLE, 52] = *CIL*, I², 1211, trouvée à Rome au pont de s. Bartholomé, l'inscription est ancienne par l'orthographe (*deico*, *heic* : *asta* pour *adsta*) et célèbre par le jeu de mot sur *pulchra* au vers 2 : *Heic est sepulcrum haud pulcrum pulcrae feminae* : « Étranger, ce que je dis est peu de chose ; arrête-toi et lis jusqu'au bout. Voici la tombe sans beauté d'une belle femme. Ses parents l'avaient nommée Claudia. Elle a aimé son mari de tout son cœur. Elle lui a donné deux fils : l'un, elle le quitte sur la terre ; l'autre, elle le laisse en terre. Sa conversation était brillante et sa démarche gracieuse. Elle a tenu sa maison, elle a filé la laine. C'est ainsi. Adieu ! » (trad. Lassère, 2007, p. 187-188). Voir aussi l'inscription versifiée du petit Cassius Crescens « qui grandit » (*CIL*, II 3256 = *CLE*, 1196 = *AE*, 2009, 626, *Hispania citerior*) et le commentaire de son nom pour dénoncer un destin contrarié.

⁴⁷ Sur le stéréotype de la mort de l'enfant, Galinier, 2004.

poux⁴⁸, un incident qui signale les soins dont Geminia fut entourée. Son apparence physique est aussi caractérisée par une relative indécision de son identité sexuée. Au vers 5, les traits de son visage sont décrits comme pareils à ceux d'un garçon, en opposant *puer* et *femina*, une indication prolongée au vers 8 par ses cheveux courts. Loin d'avoir déjà la gravité d'une matrone⁴⁹, Geminia jouit encore de la liberté que partagent les enfants des deux sexes, sans être encore embarrassée par les conventions sociales qui séparent les filles des garçons, avec une plénitude que souligne l'expression *dum uixi lusi*, faisant référence à des activités communes.

3. L'activité ludique de Geminia Agathè

L'épithète à la première personne instaure un dialogue avec le lecteur de l'inscription, passant ou parent. La formule *dum uixi lusi*, « tant que j'ai vécu, j'ai joué » se prête à différentes interprétations. Il est possible de la rapprocher de plusieurs parallèles, qu'il s'agisse de formules brèves et courantes ou, comme ici, d'un texte substantiel qui invite à entrer dans l'intimité familiale⁵⁰.

3.1. Le temps du jeu, le temps de l'enfance ?

Parmi les différents sens que cette formule pourrait véhiculer, le plus immédiat serait de définir l'âge de la fillette. De nombreux auteurs anciens indiquent combien le jeu est consubstantiel de l'enfance⁵¹. Ovide s'adresse ainsi à Éros en l'enjoignant de jouer car les jeux sont le propre de son âge : « Tu es un enfant et seuls les jeux te conviennent. Joue. » (*et puer es, nec te quicquam nisi ludere oportet ; lude*)⁵². Dans l'*Interprétation des songes* d'Artémidore, le jeu de l'enfant constitue la norme, tandis que celui d'un adulte est potentiellement de mauvais augure⁵³ : « Rêver qu'un enfant joue aux dés, aux osselets ou aux pions n'est pas mauvais, car les enfants ont l'habitude de jouer sans cesse. Mais pour un adulte, homme ou femme, rêver de jouer aux osselets est mauvais. » Placée à la suite de *dum uixi lusi*, l'expression conventionnelle *semper amata cunctis* « toujours aimée de tous » (l. 5) pourrait prendre ici une valeur plus personnelle, soulignant l'intégration de l'enfant dans la communauté de ses camarades de jeux. Le jeu possède en effet une dimension collective que les auteurs soulignent. Jouer, c'est construire une première sociabilité et s'intégrer dans la communauté en apprenant ses règles et ses normes, comme l'expose Cicéron⁵⁴ : « Quand ils

⁴⁸ Un des traitements du parasite, surtout présent dans les couches les moins aisées, consiste à raser les cheveux ; voir Gaillard-Seux, 2015. La tête peut être rasée pour d'autres maux, comme l'épilepsie.

⁴⁹ Sur la consolation que procure l'anticipation de la maturité de l'enfant, Dasen, 2017.

⁵⁰ Sur le dialogue tissé avec le passant, d'une manière générale, Sanders, 1991. Voir aussi Mathieu, 2011, p. 36-38.

⁵¹ Casevitz, 2018, sur les rapports entre *pais*, *paidia*, *paideia*. Voir aussi Kidd, 2019.

⁵² Ovide, *Remèdes à l'amour*, 23-24 (trad. H. Bornecque, CUF).

⁵³ Artémidore, *Interprétation des songes*, III 1, P 205, 1-14 (trad. Groupe Artémidore, Montpellier). Sur la place des jeux et jouets chez Artémidore, voir du Bouchet, sous presse.

⁵⁴ Cicéron, *Des termes extrêmes des biens et des maux*, V, 15, 42 (trad. J. Martha, CUF) : *Deinde aequalibus*

ont acquis un peu de force, esprit et sens entrent à la fois en jeu. Ils font des efforts pour se mettre debout, ils se servent de leurs mains, ils commencent à reconnaître les personnes qui les élèvent. Puis ils ont du plaisir avec les enfants de leur âge ; volontiers ils se mêlent à eux et se livrent à des jeux (*ludendum*). Ils se laissent mener par le récit de petites histoires. De ce qu'ils ont de trop pour eux-mêmes, ils veulent faire bénéficier autrui. Ils sont préoccupés de ce qui se fait à la maison et cherchent à tout savoir. Ils commencent à faire leurs petites réflexions et à apprendre. Ils tiennent à ne pas ignorer les noms des gens qu'ils voient. »

3.2. Jouer, apprendre

Mais le jeu n'est pas synonyme d'oisiveté. Le concept de *ludus*, au sens de loisir ou divertissement est aussi intimement lié à celui d'entraînement et d'éducation, tout comme le grec σχολή⁵⁵. Cicéron note que dès les premiers temps de l'enfance on peut prendre plaisir à des jeux qui demandent une certaine peine⁵⁶. Cette association du jeu et de la peine (*lusionibus uel laboriosis*) laisse entrevoir comment s'articule un jeu qui n'est pas oisif avec un processus actif d'éducation. *Laboriosus* désigne aussi bien une chose pénible qu'une personne travailleuse, qui accomplit une tâche. Or toute tâche exige un effort. Le *labor* comme la *poena* sont le propre de l'être humain⁵⁷.

Le jeu de la petite Geminia est-il donc synonyme d'apprentissage ? Son âge suggère qu'elle ne va pas encore à l'école. Son jeu est donc encore dégagé de toute norme sociale. Si la part du jeu dans l'éducation fluctue selon le type d'activité ludique, favorisée quand elle sert l'entraînement intellectuel⁵⁸ ou physique⁵⁹, elle semble être dénigrée par les maîtres chez l'enfant scolarisé qui ne cherche qu'un simple divertissement, hors de tout apprentissage⁶⁰. Avec qui Geminia joue-t-elle ?

delectantur libenterque se cum iis congregant dantque se ad ludendum fabellarumque auditione ducuntur deque eo, quod ipsis superat, aliis gratificari volunt animadvertuntque ea, quae domi fiunt, curiosius incipiuntque commentari aliquid et discere. Cf. Platon, *Lois*, VII, 794a : « Mais à trois, quatre, cinq et même à six ans, une âme d'enfant a besoin d'amusements ; il faut, dès lors, supprimer en lui toute mollesse, en le corrigeant sans toutefois l'humilier, car la recommandation que nous faisons à propos des esclaves, d'éviter soit la correction injurieuse qui exciterait la colère en ceux qu'on veut corriger, soit l'impunité qui encouragerait leur mollesse, doit être aussi bien mise en pratique à l'égard des enfants libres. Quant aux amusements de cet âge, il y en a qui naissent tout seuls, et que les enfants trouvent d'eux-mêmes sitôt qu'ils sont ensemble. » (trad. A. Diès, CUF).

⁵⁵ Voir Nuti 1998 et 2013. Voir aussi Corbeill 2001, spéc. 277. Sur le double sens similaire de σχολή, Criboire 2001; Vanhaegendoren 2007. Pour une synthèse, Laes, 2020.

⁵⁶ Cicéron, *Des Termes extrêmes des biens et des maux*, V, 20, 55 : « Nous voyons donc à quel point même les tout petits enfants sont incapables de se tenir en repos. Quand ils ont un peu grandi, ils prennent plaisir à des jeux, même pénibles, et cela même sans qu'on puisse par des coups, les en empêcher » (trad. J. Martha, CUF).

⁵⁷ Cicéron joue aussi avec ce double sens: *Correspondance*, CLI, *À Quintus*, III, 4, 6 : « J'écris cette lettre le 24 octobre, le jour où commencent les jeux ; je pars pour ma villa de Tusculum et j'emène mon fils Cicéron : en fait de jeux, il étudiera » (trad. L.-A. Constans) (*Haec scripsi a. d. viiii Kal. Nov., quo die ludi committebantur, in Tusculanum proficiscens ducensque mecum Ciceronem meum in ludum discendi, non lusionis*).

⁵⁸ Sur la dimension ludique de l'éducation (devinettes, fictions rhétoriques...) voir S. Beta, G. Scafoglio et A.-I. Bouton-Touboulic dans ce numéro. Voir aussi Bloomer, 2011 et Laes, 2020.

⁵⁹ Sur les bienfaits du jeu avec la petite balle et le cerceau, voir A. Pietrobelli dans ce numéro.

⁶⁰ Pour une vision plus normative et restrictive quant au jeu distrayant tel que nous le concevons aujourd'hui, voir E. Dickey dans ce numéro. Sur les noix, en particulier, que le maître d'école refuse, cf. Martial, *Épigrammes*, XIV, 19 : « Les noix ont l'air d'un jeu sans importance et peu ruineux : et pourtant il a souvent fait perdre leurs fesses aux enfants. » (trad. H. J. Izaac, CUF). Voir aussi *ibid.*, V, 84.

Des enfants de son âge, selon toute vraisemblance, mais l'expression pourrait-elle aussi inclure la participation d'adultes ? Dans la petite enfance, l'éducation par le jeu était du ressort de parents par le sang ou parents par la nourriture. Les pères s'impliquent dans cette éducation, aussi bien dans le monde grec que romain et pour des époques très éloignées. Deux anecdotes peuvent être mises en regard l'une de l'autre. Selon Plutarque, Agésilas II, le roi de Sparte (IV^e s. av. J.-C.), avait « effectivement pour ses enfants une extrême tendresse : on raconte que, lorsqu'ils étaient tout petits, il partageait leurs jeux dans sa maison, montant comme eux à cheval sur un bâton, et qu'un de ses amis l'ayant vu dans cette posture, il lui dit : « N'en parle à personne avant d'avoir toi-même des enfants⁶¹. » À l'époque impériale, le tombeau de M. Aufidius Fronto, l'arrière-petit-fils du rhéteur Fronton, proche de l'empereur Marc-Aurèle, transmet des informations analogues⁶². Le sarcophage de M. Aufidius Fronto, « arrière-petit-fils de M. Cornelius Fronto, rhéteur, consul, maître des empereurs Lucius (Verus) et (M. Aurelius) Antoninus, petit-fils d'Aufidius Victorinus, préfet de la Ville, consul bis »⁶³, daté d'environ 199 apr. J.-C., est orné, sur les côtés gauche et droit de la cuve, de reliefs qui montrent, l'un, un enfant chevauchant un mulet précédé d'un autre enfant, l'autre un enfant en aurige monté sur un petit char que tire un mulet. Les reliefs illustrent les jeux d'enfant du jeune défunt, bien attestés sur d'autres monuments similaires⁶⁴. Ces scènes renvoient à la propre enfance du rhéteur Fronton comme nous le savons par une lettre que celui-ci écrivit à son gendre en 164 apr. J.-C. où il indique se retrouver en son petit-fils qui ne cessait de lécher les raisins d'une grappe ou de jouer à la mordiller (*ludificari*)⁶⁵ ; dans cette *prima infantia*, Fronton associe trois mots : *studium*, *educatores*, *magistri*. Une scène analogue, où l'enfant est représenté sur la nacelle d'un char tiré par un poney, orne une partie de la face avant du sarcophage de Marcus Cornelius Staius, fils de Marcus, de la tribu Palatina (fig. 1 ; milieu du II^e s. apr. J.-C.)⁶⁶. Ces scènes, funéraires, illustrent en même temps jeu et éducation. Leur découpage montre non seulement des étapes de la vie du jeune défunt, mais aussi probablement une distinction entre les tâches qui incombent à l'homme et celles qui incombent à la femme⁶⁷. Faventius, le *nutritor* de la

⁶¹ Plutarque, *Vie d'Agésilas*, 25, 11 (trad. R. Flacelière, CUF).

⁶² Mathieu, 1999, p. 168 et p. 206 (*Stemma*).

⁶³ *CIL*, XI, 6334, *Pisaurum*.

⁶⁴ Giuliano, 1972, p. 275. Pour les reliefs du sarcophage de M. Aufidius Fronto : <http://arachne.uni-koeln.de/item/objekt/25122>

⁶⁵ Fronton, *Correspondance, Lettres aux amis*, 1, 12 : « [...] il ne cessa pendant toute la journée, de le lécher de sa langue ou de l'embrasser de ses lèvres et de l'attaquer et de le taquiner de ses gencives. [...] Les petits des poules, des colombes et des passereaux le charment ; cet intérêt, j'ai souvent entendu, de ceux qui furent mes éducateurs et mes précepteurs que j'y étais attaché depuis la prime enfance. » (trad. P. Fleury, CUF) : [...] *nec cessavit per totos paene dies aut lingua lambere uam aut labris sauiari ac gingiuis lacessere ac ludificari. [...] pullis gallinarum columbarum passerum objecteur quo studio me a prima infantia deuinctum fuisse saepe audiui ex eis qui mihi educatores aut magistri fuerunt*. Voir Mathieu, 1994, p. 304-305.

⁶⁶ Musée du Louvre, collection Campana (Cp. 6547), Ma 569 ; Dasen, 2015, fig. 9.7, p. 277 ; Rémy et Mathieu, 2015, p. 74-75.

⁶⁷ Dans la première séquence, située à gauche, il est figuré bébé dans les bras de sa mère assise et en présence de son père. On le voit ensuite dans les bras de son père, puis en petit aurige et enfin, à droite, ayant atteint l'âge où, tenant un rouleau dans la main gauche, il fait face, debout, la main droite levée, à son père, assis, dans le rôle de pédagogue qui

petite Geminia Agathè, plus que *genitor*, pourrait avoir eu ce rôle d'éducation où le jeu avait toute sa place.

4. Penser une morte enjouée

4.1. Jeu et goût de la vie

Le thème du jeu n'est pas réservé aux épitaphes d'enfants. Dans le dialogue entre défunt et vivants, un des ressorts les plus fréquents consiste à évoquer la brièveté de la vie et la nécessité de profiter d'elle. Pour les adultes, les invitations à manger et boire (*ede, bibe*) sont souvent évoquées. C'est un lieu commun de la vie, passé en Italie à l'époque républicaine si l'on en juge par le théâtre de Plaute⁶⁸. Les épitaphes véhiculent donc une idée ou un message anciennement ancré dans la culture latine du monde italien et la proximité entre *uiuere* et *bibere* a favorisé l'assimilation de deux⁶⁹, rendant leur relation réciproque, indispensable à toute sociabilité, comme l'expriment les jeux de mots. Au milieu du III^e s. apr. J.-C., une inscription d'Antioche de Pisidie invite ainsi les vivants : « Tant que j'ai vécu, j'ai bu de bon cœur. Buvez, vous qui vivez » (*dum uixi, bibi libenter ; bibite uos, qui uiuitis*)⁷⁰. Il arrive que s'ajoute l'invitation à jouer (*lude*), une activité au cœur de la sociabilité des adultes, associée au plaisir du vin et plus largement du banquet⁷¹. Dans le monde romain, l'adresse ne concerne pas que les hommes, comme le montre l'inscription de Cadix, où la défunte invite le passant à « manger, boire, jouer » (*es, bibe, lud[e]*), tandis qu'à Lyon la défunte Septicia Gemina, *femina sanctissima*, qui vécut trente ans avec un seul mari, s'adresse ainsi au passant en redoublant l'invitation à jouer avec deux verbes similaires, *ludere* et *iocari*, mais au sens légèrement différent : « ami, joue, amuse-toi, viens » (*amice lude, iocare, ueni*)⁷². L'urne funéraire de Margaris (I^{er} s. apr. J.-C.), conservée au Cabinet des Médailles à Paris, pourrait traduire une invite similaire au jeu de manière visuelle⁷³. Sous le cartouche inscrit, un couple est assis, face à

l'écoute.

⁶⁸ Plaute, *Pseudolus*, 1133-1134 : *qui se | suamque aetatem bene curant, | edunt, bibus, scortantur*. Voir aussi Plaute, *Miles gloriosus*, 677-678.

⁶⁹ *CIL*, XI, 2547a : *dum uibes, homo uibe*. Ces deux lettres, labiales, sont fréquemment confondues et interchangeables dans les formules exclamatives des inscriptions. Dans *L'AE*, ce n'est pas mentionné comme une particularité grammaticale ou orthographique.

⁷⁰ *CIL*, III, 293 = *CIL*, III, 6825 (trad. N. Mathieu).

⁷¹ Cf. la lettre conservée sur une tablette en bois d'un légionnaire de Vindonissa qui invite ses amis à le rejoindre à une beuverie où ils joueront aux dés ; Fellmann Brogli, 2019, p. 90-91, fig. 2. Sur l'importance sociale du jeu dans la vie civique, Schädler 2013a ; Dasen 2019b.

⁷² *CIL*, II, 1877 ; *CIL*, XIII, 2216. Dans l'épitaphe de sa femme, Clodia Urbana, âgée de quarante ans et demi, son mari, Sempronianus s'adresse ainsi au passant : *tu qui decontra leges, [e]dae ?, bibe, lude, uenis* (*AE*, 1952, 108, *Augusta Emerita*, Lusitanie). Voir aussi l'épitaphe de Badia, à Corduba, âgée de soixante-huit ans, qui a fait graver : *tu qui stas et leges titulum meum lude iocari ueni* (*CIL*, II, 2/7, 426 = *CIL*, II, 2262) ; Muñoz, 2014. Un exemple se rapporte à un enfant, Hermogenes, âgé de huit ans, sept mois et quatorze jours : *D(is) M(anibus) s(acrum) | Hermogenes pius in suis | [a]nn(or)um VIII m(ensium) VII d(ierum) XIII | n[is]i fui nil sum et tu qui vivis es | [bibe] (...)* (*CIL*, II, 1434, Tolox, Málaga, Bétique).

⁷³ *CIL*, VI, 22168 (« Aux dieux Mânes. À Margaris, esclave, Marcus Allius Herma, à qui l'a bien mérité, a fait. » ; Mathieu, 2019 (fig.).

<http://medaillesantiques.bnf.fr/ws/catalogue/app/collection/record/ark:/12148/c33gbdh26>.

face, en train de jouer au *ludus latrunculorum* ou « jeu des petits soldats » sur un plateau quadrillé. L'activité semble évoquer un moment de délasserment et d'échange, voire le plaisir et l'émotion d'un jeu de séduction⁷⁴.

La tradition fait des trois invites – « mange, bois, joue » – la traduction latine de l'épithaphe assyrienne de Sardanapale le roi de Ninive, traduite en grec par Aristobule⁷⁵. Comme d'autres formules funéraires qui semblent constituer une forme d'épicurisme populaire, celle-ci a été reprise à l'envi dans nombre d'inscriptions⁷⁶. Mais elle nous invite à comparer avec d'autres formes d'allusion au jeu dans l'épigraphe funéraire, notamment avec les représentations de plateaux de jeux de *XX scripta/Alea* provenant de catacombes pour y servir de fermeture de tombe ou *loculus*. Répertoirees par A. Ferrua⁷⁷, la plupart proviennent de la ville de Rome. Comme l'a montré U. Schädler, ce type de dalle ne semble pas être un remploi mais avoir été conçu avec une image de jeu pour servir en contexte funéraire⁷⁸. Comme sur les plateaux gravés sur le sol dans l'espace public⁷⁹, des hexamètres invitent au jeu, en établissant parfois une relation implicite avec le destin du mort, comme le motif de l'oiseau que le chasseur capture⁸⁰. Des images d'enfants en train de jouer sont aussi gravées sur des plaques de *loculi* avec un double sens manifeste. Éros joue ainsi au cerceau, allusion à l'immortalité bienheureuse de Ganymède emporté sur l'Olympe (fig. 2)⁸¹.

4.2. *Le jeu, bon à penser une vie accomplie*

Que peut avoir accompli un très jeune enfant tôt disparu ? Alors qu'un ensemble d'inscriptions mettent l'accent sur la précocité du défunt, dont le comportement anticipe le destin, d'ordinaire pour les filles de matrone, pour les garçons d'orateur, l'épithaphe de Geminia a l'originalité de valoriser une activité propre à son âge, le jeu qui véhicule une image de sociabilité épanouie, soulignée par l'expression « aimée de tous » (l. 10), filles et garçons, sans distinction de sexe.

L'épithaphe est parsemée d'éléments qui disent l'agentivité de l'enfant, intégrée dans un tissu social vivant, uni par l'accomplissement de jeux ou de rites, comme celui qu'exécutent les proches lors du banquet funéraire avec des gestes et en prononçant des mots pour toujours inscrits dans la pierre en mémoire de la fillette : « portez maintenant de bonnes coupes et dites que toujours pour mon corps

⁷⁴ Cf. les conseils à une femme d'Ovide, *L'art d'aimer*, III, 353-380.

⁷⁵ Cumont, 1940, p. 6-7 ; Guzmán Almagro, 2006. Voir les variantes de cette inscription chez Apollodore, *FGrHist*, 244 f. 303 ; Athénée, XII, 530 b ; Arrien, *Anabase*, II, 5, 4 ; Strabon, XIV, 5, 9.

⁷⁶ Sur l'épicurisme dans les épithaphe, p. ex. Ferguson 2297-2298. Cf. aussi *CIL*, XI, 4866 (*CLE*, 1167), l'épithaphe de Crocale, morte à douze ans : « Jouez tant que la vie vous le permet, heureuses filles, car souvent un destin funeste vous emporte avec effroi » (trad. V. Dasen) (*ludite, felices, patitur dum uita puellae | saepe et formosas fata sinistra trahunt*).

⁷⁷ Ferrua, 2001.

⁷⁸ Schädler, 2013b.

⁷⁹ Schädler, 2013a.

⁸⁰ Ferrua, 2001, p. 101-109 ; Schädler, 2013b : « le capturé pleure, l'oiseleur capture » (*Captus [Cl]Amat/Aucups Captat*) ; Ferrua, 2011, p. 106, n° 79.

⁸¹ Dasen 2018. Des jouets sont aussi parfois incrustés dans le ciment de la plaque. Les poupées articulées figées dans le mortier pourraient symboliser l'arrêt de l'activité du défunt ; Rath, 2018, p. 67-69, fig. 50-51.

la terre soit légère. (l. 10).

L'importance de l'activité ludique, qui peut être perçue comme le premier accomplissement d'un très jeune enfant, est peut-être aussi traduite de manière matérielle dans les tombes de jeunes enfants sous la forme d'instruments de jeu (pions, dés...), comme dans celle de la petite Visellia Firma, morte à un an et cinquante jours à *Aventicum* (Suisse) (fig. 3 ; vers 150 apr. J.-C.)⁸². Quelques reliefs funéraires représentent aussi les enfants en train de s'adonner à un jeu qui montre l'acquisition de compétences, comme sur la stèle de Hilarus et Filumene où Hilarus est représenté en train de se déplacer avec son bâton à roulette (fig. 4 ; fin I^{er}/début II^e s. apr. J.-C.)⁸³.

Conclusion

L'épithaphe remarquable de Geminia Agathè fixe son portrait dans le moment présent. Cette caractéristique se retrouve dans quelques épithaphe de jeunes enfants réunies par Chr. Laes⁸⁴ : le petit C. Iulius Maximus (deux ans) avait tout juste appris à se tenir assis (VI, 20128), P. Aelius Pius (six mois) savait déjà reconnaître ses parents (*CIL*, VI, 10764), la mère de Catulus (treize mois) prenait plaisir à regarder rire et babiller le bambin tout en jouant (*AE*, 1981, 673, 3-5). Une intimité affectueuse unissait aussi Geminia à ses proches (l. 7 : « que seuls connaissaient (bien) ceux qui m'ont mise au monde », l. 7 ; Faventius l. 14 : « qui n'a aimé que moi seule »), comme le soulignent les appels répétés à adoucir le chagrin de ses parents et amis⁸⁵.

La référence au jeu pourrait aussi posséder une dimension eschatologique de consolation. L'existence est parfois comparée à un jeu⁸⁶. Sénèque explique comment, de l'enfant à l'adulte, seuls changent les objets et les conséquences du jeu⁸⁷ :

« Dirons-nous que ce qui distingue l'homme de l'enfant, c'est que l'avidité des enfants a pour objet des osselets, des noix ou de menues pièces de monnaie, tandis qu'il faut aux hommes de l'or, de l'argent et des villes ; que les enfants ont leurs magistratures à eux et contrefont la prétexte, les faisceaux et le tribunal, tandis qu'au Champ-de-Mars, au Forum, à la Curie les hommes jouent pour de bon aux mêmes jeux ; que les enfants, en entassant du sable au bord de la mer, construisent des simulacres de maisons, tandis que les hommes, gonflés de l'importance de leur œuvre, amoncellent gravement pierre sur pierre, édifient des murs et des toits, et de ce qui devrait les abriter font une perpétuelle menace pour leur vie ? Enfants ou hommes faits, les illusions sont les mêmes ; il n'y a

⁸² Voir Manniez, 2019a, p. 194, tableau 11 ; Manniez, 2019b, p. 103, fig. 2, le matériel d'un enfant âgé de cinq-six ans de Lillebonne (dés, jetons, billes en verre).

⁸³ Castel Gandolfo, Villa Gagarine 37 ; Mander, 2013, n° 145, p. 54, fig. 40 ; Dasen, 2017, p. 280-281, fig. 16. Voir aussi la scène avec différents jeux d'enfants dans le tombeau familial de la via Portuense (vers 150 apr. J.-C.) ; Fuchs, 2013.

⁸⁴ Laes, 2011, p. 102-103.

⁸⁵ L. 12 : « que ne s'afflige pas Faventius », l. 16-17 : « Et ces parents, vous tous en les consolant, pour une douce vie retenez-les par vos prières, afin que leur douleur n'augmente pas ou qu'une triste affliction ne les envahisse pas ».

⁸⁶ Cf. Herter, 1961. Sur les jeux des enfants, voir aussi les sources réunies par Väterlein, 1976, 13-53.

⁸⁷ Sénèque, *De la constance du sage*, 12, 2 (trad. R. Waltz, CUF). Voir aussi Augustin, *Confessions*, 1, 19, 30.

que leur objet et leur importance qui changent. »

Si la vie est un jeu, la formule *dum uxi lusi* ne pourrait-elle pas résumer symboliquement la réussite de la petite Geminia qui sut accomplir avec succès une première forme de performance sociale dans sa courte vie ? À l'allusion à son rayonnement auprès de ses compagnons de jeu (« toujours aimée de tous », *cunctis semper amata*) s'ajoute aux vers 10-11 l'invitation au banquet funéraire de l'ensemble de son voisinage (*cuncti conuiuiae*) pour y lever « de bonnes coupes » et prononcer en son honneur une sorte d'eulogie : « dites que toujours pour mon corps la terre soit légère »⁸⁸. Cette plénitude fait de la disparition de Geminia une « bonne mort », apaisée, à accepter avec résignation, comme l'exprime le dernier vers : « C'est ainsi, c'est comme cela, il ne peut pas en être autrement. »

Légendes des illustrations

fig. 1. Sarcophage en marbre (H. 47,5 cm, L. 1,49 m), d'Ostie ? 150-160 apr. J.-C. Paris, musée du Louvre, Ma 659. Dessin d'après H. Blümner, *Die römischen Privataltertümer*, Munich, 1911, fig. 52.

fig. 2. Plaque de loculus. Rome, catacombe de S. Callisto, détail. Dessin V. D.

fig. 3. Ensemble de la tombe de Visellia Firma, Avenches, morte à un an et cinquante jours, clochette en bronze et jetons en os brûlés. Vers 150 apr. J.-C. Avenches, Site et Musée romains d'Avenches, inv. 88/06962-01, inv. 88/06644-3, 4, 6, 20, 29, 31, 32, 51, 58, inv. 88/06962-10 à 16

fig. 4. Stèle en marbre (96 x 50 x 6 cm). Castel Gandolfo, Villa Gagarine 37, d'Albanum Caesarum (Albano), villa di Domiziano. © DAI-Rom, Neg. 2003.0122.

Bibliographie

Clauss-Slaby, Epigraphik-Datenbank: www.manfredclauss.de

ARMANI, S. et MATHIEU N., 2020, Mauvais fils, mauvais empereur : le paradigme de la parenté dans les portraits impériaux chez Suétone et Tacite, dans S. Armani, J. Doyon (éd.), *L'Empire paternel. Familles, pouvoirs, transmission (Antiquité - époque moderne)*, Genève (à paraître).

BETTINI, M. 1986, *Affari di famiglia. La parentela nella letteratura e nella cultura antica*, Bologna.

BETTINI, M., 2005, *Antropologia e cultura romana. Parentela, tempo, immagini dell'anima*, Roma.

BLOOMER, W. M., 2011, Quintilian on the Child as a Learning Subject, *CW*, 105, 1, p. 109-37.

⁸⁸ Cf. la foule (*frequentia maxima*) aux funérailles de Caecilius Syrus, six ans (*CIL*, VI, 13782), la foule immense (*immensa turba*) et le voisinage (*uicinia*) en pleurs lors de l'enterrement de Marcianus, sept ans (*CIL*, VI, 7578) ; Rawson, 2003, p. 159, fig. 5.1 ; Dasen, 2017, p. 270. D'autres inscriptions d'époque impériale, mais en grec cette fois, utilisent aussi cette allusion au jeu de manière apaisante (*IGUR*, III, 1274, de Rome ; *IG*, X, 2.1.719 B, Thessalonique) ; ce dossier est en cours d'étude dans le cadre du projet ERC Locus Ludi.

- BRADLEY, K., 1985, Child Care at Rome: The Role of Men, *Historical Reflections / Réflexions Historiques*, 12, 3, p. 485-523 (= 1991, *Discovering the Roman Family. Studies in Roman Social History*, Oxford, p. 37-75).
- BRETIN-CHABROL, M., 2012, Le *nutritor* : une nourrice au masculin dans la Rome impériale ?, *Lalies*, 32, p. 191-204.
- BRETIN-CHABROL, M., 2015, Du lait de la nourrice aux *alimenta* du père nourricier : des liens fragiles dans la Rome impériale, *Cahiers du genre*, 58, 1, 2015, p. 21-39.
- BURGUIÈRE, A., KLAPISCH-ZUBER, C., SEGALÉN, M. et ZONABEND, F. (dir.), *Histoire de la famille, I, Mondes lointains, mondes anciens*, 1994 [1986], Paris.
- CARROLL, M., 2018, *Infancy and Earliest Childhood in the Roman World. 'A Fragment of Time'*, Oxford.
- CASEVITZ, M., 2018, Les noms du jeu et du jouet en grec, dans V. Dasen et T. Haziza (dir.) *Dossier thématique Jeux et jouets*, *Kentron*, 34, p. 51-60.
- CORBIER, M., 1999a, Lois, normes, pratiques individuelles et collectives : la petite enfance à Rome, *Annales (HSS)*, p. 1257-1290.
- CORBIER, M., 1999b, Adoptés et nourris, dans M. Corbier (dir.), *Adoption et fosterage*, Paris, p. 5-41.
- COURTNEY, E., 1995, *Musa lapidaria. A Selection of Latin Verse Inscriptions*, Oxford.
- CUMONT, F., 1940, Une pierre tombale érotique de Rome, *AC*, 9, 1940, p. 5-11.
- DASEN, V., 2005, *Jumeaux, jumelles dans l'Antiquité grecque et romaine*, Kilchberg.
- DASEN, V., 2010, Wax and Plaster Memories. Children in Elite and Non-Elite Strategies, dans V. Dasen et Th. Späth, *Children, Memory, and Family Identity in Roman Culture*, Oxford, p. 109-145.
- DASEN, V., 2012, Construire sa parenté par la nourriture à Rome, dans V. Dasen et M.-C. Gérard-Zai (dir.), *Art de manger, art de vivre. Nourriture et société de l'Antiquité à nos jours*, Gollion, p. 40-59 et p. 240-249 (= *Le sourire d'Omphale, Maternité et petite enfance dans l'Antiquité*, Rennes, 2015, p. 249-280. Accessible aussi en version Openedition).
- DASEN, V., 2015, *Le sourire d'Omphale, Maternité et petite enfance dans l'Antiquité*, Rennes.
- DASEN, V., 2017, L'enfant qui ne sourit pas, *RA*, 2, p. 261-283.
- DASEN, V., 2018, Ganymède ou l'immortalité en jeu, *Kernos*, 31, p. 119-140.
- DASEN, V., 2019, Jeux et jouets dans le cycle de la vie, dans V. Dasen, *Ludique. Jouer dans l'Antiquité*, catalogue de l'exposition, Lugdunum, musée et théâtres romains, 20 juin-1^{er} décembre 2019, p. 14-19.
- DASEN, V. (éd.), 2019, *Ludique. Jouer dans l'Antiquité*, catalogue de l'exposition, Lugdunum, musée et théâtres romains, 20 juin-1^{er} décembre 2019, Gent.
- DU BOUCHET, J., sous presse, Jouer en rêve chez Artémidore, dans V. Dasen (dir.), *Play and Games*

in Antiquity. Definition, Transmission, Reception / Jouer dans l'Antiquité. Définition, Transmission, Réception, Liège.

EHRlich, S. D., 2012, *Horae in Roman Funerary Inscriptions*, The University of Western Ontario. Electronic Thesis and Dissertation Repository. Paper 471.

FERGUSON, J., 1990, Epicureanism under the Roman Empire, *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt: Geschichte und Kultur Roms im Spiegel der neueren Forschung*, II, 36, 4, p. 2257-2327.

FERRUA, A., 2001, *Tavole lusorie epigrafiche. Catalogo delle schede manoscritte* (introd., ind. M. Busia, éd.), Città del Vaticano.

FUCHS, M., 2013, Un youpala pour l'éternité, dans V. Dasen et U. Schädler (éd.), *Jeux et Jouets gréco-romains*, *Archéothéma*, 31, p. 67.

GAILLARD-SEUX, P., 2015, Puces et punaises, poux et phtiriase dans les textes médicaux et agronomiques latins de l'Antiquité : le lien entre étiologie et traitement, dans F. Collard et É. Samama (éd.), *Poux, puces, punaises la vermine de l'homme. Découverte, descriptions et traitements*, *Antiquité, Moyen Âge, Temps Modernes*, Paris, p. 113-131.

GALINIER, M., 2004, Le stéréotype de l'enfant ou la *mors acerba* à Rome, dans M. Grandière et M. Molin (éd.), *Le stéréotype, outil de régulation sociale*, Rennes, p. 119-142.

GIULIANO, A., 1972, Il sarcophago di Marco Aufidio Frontone, *PP*, 27, p. 271-275.

GUZMÁN ALMAGRO, A., 2006, El epitafio de sardanápalo, *Especulo. Revista de estudios literarios*, 33. <http://webs.ucm.es/info/especulo/numero33/sardanap.html>

HANARD, G., 1986, Inceste et société romaine républicaine : un essai d'interprétation ethno-juridique du fragment du livre XX de l'*Histoire romaine* de Tite-Live, *RBPh*, 64, 1, p. 32-61.

HERTER, H., 1961, Das Leben ein Kinderspiel, *BJ*, 161, p. 73-84.

KIDD, ST., 2019, *Play and Aesthetics in Ancient Greece*, Cambridge.

KING, M., 2000, Commemoration of Infants on Roman Funerary Inscriptions, dans G. J. Oliver (éd.), *The Epigraphy of Death*, Liverpool, p. 117-154.

LAES, CHR., 2011, *Children in the Roman Empire: Outsiders Within*, Cambridge.

LAES, CHR., 2020, Literary Evidence for the Presence of Play in Ancient Schools, *CQ*, 70, 1, p. 1-14.

LAMOTTE, H., 2010, Le rôle de l'épithaphe dans la commémoration des enfants défunts : l'exemple des *Carmina Latina Epigraphica* païens, dans A.-M. Guimier-Sorbets et Y. Morizot (dir.), *L'enfant et la mort dans l'Antiquité. Nouvelles recherches dans les nécropoles grecques. Le signalement des tombes d'enfants*, Paris, p. 363-374.

LASSÈRE, J.-M., 2007, *Manuel d'épigraphie romaine*, Paris, 2^e éd.

LUCIANI, F., 2009, Ultimi minuti di vita: le suddivisioni dell'ora nelle epigrafi funerarie latine,

- dans F. Luciani, C. Maratini et A. Zaccaria Ruggiu (dir.), *Temporalia. Itinerari nel tempo e sul tempo, Contributi della Scuola di Dottorato in Scienze Umanistiche. Indirizzo in Storia antica e Archeologia'*, Padova, p. 121-144.
- MANDER, J., 2013, *Portraits of Children on Roman Funerary Monuments*, Cambridge.
- MANNIEZ, Y., 2019a, Jouer dans l'au-delà ? Le mobilier ludique des sépultures de Gaule méridionale et de Corse (V^e siècle av. J.-C. – V^e siècle apr. J.-C.), dans V. Dasen et U. Schädler (éd.), *Dossier thématique Jouer dans l'Antiquité : Identité et multiculturalité/ Games and Play in Antiquity: Identity and Multiculturalism*, *Archimède. Archéologie et histoire ancienne*, 6, p. 186-198.
- MANNIEZ, Y., 2019b, Pièces de jeu en contexte funéraire, dans V. Dasen (éd.), *Ludique. Jouer dans l'Antiquité*, catalogue de l'exposition, Lugdunum, musée et théâtres romains, 20 juin-1^{er} décembre 2019, p. 102-103.
- MATHIEU, N., 1994, Les *Aufidii* de *Pisaurum* et la mémoire de Cornelius Fronto, dans Ch.-M. Ternes (éd.), *Mélanges offerts à Raymond Chevallier, vol. 1, Présence des idées romaines dans le monde d'aujourd'hui*, *Bulletin des Antiquités luxembourgeoises*, 23, p. 139-150.
- MATHIEU, N., 1999, *Histoire d'un nom. Les Aufidii dans la vie politique, économique et sociale du monde romain*, Rennes.
- MATHIEU, N., 2011, *L'épithaphe et la mémoire. Parenté et identité sociale dans les Gaules et les Germanies*, Rennes. Accessible aussi en version Openedition.
- MATHIEU, N., 2019, Épitaphe de Margaris, dans V. Dasen (éd.), *Ludique. Jouer dans l'Antiquité*, catalogue de l'exposition, Lugdunum, musée et théâtres romains, 20 juin-1^{er} décembre 2019, p. 100-101.
- MUÑOZ, M., 2014, *Es, bibe, lude, ueni* (CLE, 1500), Sobre la alegría de vivir en los epitafios antiguos, dans I. Mamolar Sánchez (dir.), *Saber reírse. El humor desde la Antigüedad hasta nuestros días*, Madrid, p. 89-102.
- NIELSEN H.S., 1997, Interpreting Epithets in Roman Epitaphs, dans B. Rawson et P. Weaver (éd.), *The Roman Family in Italy : Status, Sentiment, Space*, Oxford, p. 169-204.
- NIELSEN H.S., 1999, Quasi Kin, Quasi-Adoption and the Roman Family, dans M. Corbier (dir.), *Adoption et Fosterage*, Paris, p. 249-262.
- NUTI, A., 1998, 'Ludus' e 'iocus'. *Percorsi di lucidità nella lingua latina*, Roma.
- NUTI, A., 2013, Sui termini indicanti 'gioco' e 'giocare' nelle lingue indoeuropee. Una panoramica, dans Cl. Lambrugo et Ch. Torre (éd.), *Il gioco e i giochi nel mondo antico. Tra cultura materiale e immateriale*, Bari, p. 2-11.
- PARKIN T., 2013, The Roman Life Course and the Family, dans J. E. Evans Grubbs et T. Parkin (éd.), *The Oxford Handbook of Childhood and Education in the Classical World*, Oxford, p. 276-290.

- RATH, M., 2018, *Die Gliederpuppe: Kult – Kunst – Konzept*, Berlin-Boston.
- RAWSON, B., 2003, *Children and Childhood in Roman Italy*. Oxford.
- RÉMY, B. et MATHIEU, N., 2015, *Les vieux en Gaule romaine, I^{er} s. av. J.-C.-V^e s. apr. J.-C.*, Arles.
- SANDERS, G., 1991, *Lapides memores. Païens et chrétiens face à la mort : le témoignage de l'épigraphie funéraire latine*, Faenza.
- SCHÄDLER, U., 2013a, Les lieux du jeu, dans V. Dasen et U. Schädler (éd.), *Jeux et Jouets gréco-romains*, *Archéothéma*, 31, p. 38-41.
- SCHÄDLER, U., 2013b, Jouer avec la mort : jeux en réemploi ou inscriptions en forme de jeux ?, dans V. Dasen et U. Schädler (éd.), *Jeux et Jouets gréco-romains*, *Archéothéma*, 31, p. 68.
- SOLIN, H., 1982, *Die griechischen Personennamen in Rom. Ein Namenbuch*, Berlin.
- SOLIN, H., 1996, *Die Stadtrömischen Sklavennamen : ein Namenbuch*, Stuttgart.
- SOLIN, H. et SALOMIES, O., 1988, *Repertorium nominum gentilium et cognominum Latinorum*, Hildesheim.
- TREGGIARI, S., 1996, Women in Roman Society, dans D. Kleiner et S. B. Matheson (éd.), *I Claudia. Women in Ancient Rome*, New Haven, p. 116-125.
- VÄTERLEIN, J. 1976, *Roma ludens. Kinder und Erwachsene beim Spiel im antiken Rom*, Amsterdam.

fig. 1



fig. 2

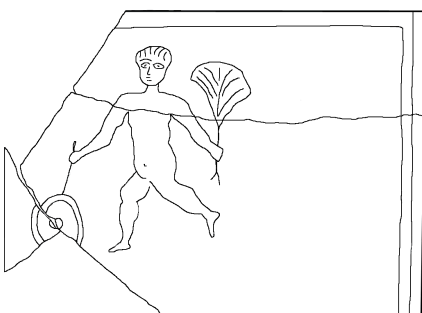


fig. 3



fig. 4

